

Topographie de l'illusion

Tu broies du noir, bonhomme ! Comme devant une bobine qui fait défiler des images voilées, je revois comme ça des lieux qui ont, par leur fréquentation inopinée, acquis du sens. Le hasard des déambulations d'un après-midi enfin ensoleillé peut réserver bien des étonnements.

Voici une brasserie où il y a vingt ans, j'ai passé des heures et des heures à tirer avec Abdelkrim Djaâd des plans sur la comète. En voici une autre où, avec Azzedine Meddour, nous avons éclusé maintes conversations autour d'un projet de film qui ne se fera jamais au bout du compte. Et là, oui là, c'est avec Ahmed Azeggagh que j'ai passé près d'une journée à vider un malentendu futile mais coriace.

- Pourquoi as-tu mis le mot «crevettes» dans un si beau poème ? Lui dis-je.

J'ai reçu une réponse à la Azeggagh :

- T'as qu'à pas lire !

Une journée de dialogue du même cru !

Traces dans l'air qui se fluidifie. L'errance se poursuit, métaphore de la course à l'inaccessible ! Course de l'illusion !

Je me souviens de l'ami Sadek Aïssat qui sillonnait Paris au hasard de ses pas, les écouteurs du walkman vissés aux oreilles à écouter El Anka. Le trip ! Il avait la sensation, confia-t-il un jour, de se trouver au point de jonction d'un télescopage des mondes. J'écoute, pour ma part, par la plus grande des énigmes, *Lmut* d'Idir. Tu broies du noir, bonhomme ! Allez, un peu d'optimisme !

Et voilà que je me suis retrouvé

dans ce quartier où j'ai vécu jadis. Comme la Madeleine de Proust, quelque chose de diffus dans l'air m'a transporté illico dans les premières années de l'exil. Et je ne sais pas pourquoi ce retour s'avère si douloureux. Peut-être est-ce parce qu'il renvoie aux bruits, à la fureur de la décennie sanglante qui a emporté nombre d'entre nous et qui en a déporté beaucoup d'autres. Ces cafés où nous nous réunissions à plusieurs pour tenter de créer une association, pour partager la souffrance et mutualiser l'espoir !...

Sans trop savoir comment ni pourquoi, je suis passé devant un vieux cinoche de quartier comme il en existe encore à Paris. Un panneau affichait le début de séance d'un film dont j'avais vaguement entendu parler. Je me suis laissé guider –mais était-ce vraiment le hasard – et je suis entré. Une heure 30 plus tard, j'en suis sorti, bouleversé au point d'en modifier mes projets de chronique que je souhaitais initialement consacrer à la peinture.

Tu broies du noir, bonhomme ! Allez, un peu d'optimisme !

Je parlerai donc de ce film et à ce propos de ce passé marqué par la mort qui s'éternise dans un présent lui aussi guetté par la mort. Le film s'intitule *Une belle fin* (*Still life*) d'Uberto Pasolini. Peut-être est-ce le patronyme du réalisateur qui a déterminé mes pas. Contrairement à Pier Paolo Pasolini, l'icône italienne des années 1970, l'auteur de l'inoubliable *Théorème*, Uberto Pasolini - neveu de Luchino Visconti - est plutôt versé dans la comédie britannique. Comédie triste dit-on à

propos d'*Une belle fin*, ou comédie sociale, douce-amère. On lui doit notamment la production de *The Full Monty*, l'histoire d'une bande de chômeurs à bout de ressources qui se voient contraints de verser dans le striptease pour survivre. Un énorme succès international !

Tu broies du noir, bonhomme ! Allez, un peu d'optimisme !

Retour à mon cinéma de quartier. La salle était quasi vide. Ce qui prouve au bas mot que le film n'est pas commercial, ce qui peut aussi être un gage de qualité. En fait, on en sort complètement plombé de cette «Belle fin», comme un cercueil. L'histoire est simple. John May, la quarantaine, célibataire, un homme gris au sens kafkaïen du terme, travaille dans un service de recherche des familles de défunts morts dans la solitude. Petit employé méticuleux et obsessionnel, son univers est balisé par les chemins qui conduisent de son domicile à son bureau, de son bureau à la morgue et de la morgue au cimetière. Il collectionne les photos des défunts dont personne ne veut.

L'acteur britannique Eddie Marsan campe avec beaucoup d'intensité ce personnage insipide et invisible. Son visage est comme un écran où défilent les images sordides de ces logements ayant appartenu aux défunts – ici des slips alignés sur les radiateurs, là des collants suspendus au plafond de la cuisine –.

Elle a beau être triste, cette comédie l'est pourtant bien moins que la réalité qu'elle dénonce. Le désespoir normalisé d'une vie



Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

ordinaire qui prolonge la solitude jusque dans la mort. Voilà un instantané implacable de la société occidentale.

Quand le générique de fin a été happé par l'écran noir, les lumières se sont rallumées et j'ai commencé à entrevoir le sens de cette conjoncture astrale qui m'a bandé les yeux pour me conduire ici et maintenant.

Ce sentiment de solitude dans les métropoles occidentales dopées à la vitesse et à la performance, c'est la première chose que j'ai ressentie quand j'ai quitté ma tribu agitée pour me jeter dans la topographie de l'illusion. Plus que dans l'exil, le voyage vers la mort nous laisse nus et démunis. Tout ce qu'on accumule avec amour, rage ou délectation devient un fossile de la dérision. A la sortie, le soleil avait décliné.

.... Allez, un peu d'optimisme !

A. M.

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@hakimlaalam



Au nom de la loi... Walou !

Algérie ! Le seul pays au monde où, dans les rues, sous vos yeux blasés, des...

... Statues se triment seules, vadrouillent, sans but précis !

J'en suis arrivé à cette conclusion. N'en... concluez pas en lisant ce qui va suivre que je déprime. Non ! C'est juste que sagement, calmement, je me suis résigné à cette conclusion : demain, on rendrait publique une photo en gros plan, nette, sans flou, datée et spatialisée de Saâdani mangeant dans sa cuisine de Neuilly, qu'il n'y aurait rien au bout. Il se défendrait en jurant que c'est un coup de la main de l'étranger, aidée de quelques doigts locaux, et qu'en vérité, c'est la stabilité du FLN et de l'Algérie que l'on vise à travers lui. Même chose pour Chakib Khelil. Toutes les preuves seraient mises sous le nez bouché de certains magistrats, on le filmerait en train de raconter comment il s'en est mis jusqu'aux fesses, comment il s'est beurré la tartine et le reste jusqu'à en casser le couteau à beurre, que rien, rien de chez rien. Ce ne sont là que deux exemples que je cite pour illustrer. En fait, le système en est arrivé à une sorte de capacité d'auto-immunisation que même mis à nu, même dévoilé, il peut continuer à fonctionner sans être inquiété. La voie légale, celle de la justice, n'est plus une garantie de changement de cet état de fait. Elle ne concerne que les fusibles,

les disjoncteurs secondaires, jamais le compteur principal. La rue qui gronde et qui déborde peut bousculer cet équilibre de la rente mafieuse. Pas la loi ni les règles civilisées et rationnelles de recours. 72 heures sont passées après la divulgation «extra-muros» de faits graves autour d'un marché de vente d'hélicoptères italiens à l'Algérie, et rien ! Pas un magistrat qui se soit décroisé les bras, allongé la main vers un stylo pour rédiger une auto-saisine. Walou ! Au-dessus de nos têtes, dans l'air que nous respirons, le régime a installé un compartiment d'impunité qui le libère de la règle fondamentale dans toute démocratie, devoir rendre des comptes. Le Palais et ses dépendances principales ne rendent pas de comptes. Les dépendances secondaires, voire tertiaires ou quelques alcôves délabrées, rendues quasi inutiles ou trop lourdes à gérer, peuvent être «cédées» par le système, lâchées, lourdees brutalement, rendues à la vie légale, livrées aux juges. Jamais la bâtisse centrale ! D'où ma conclusion certes amère mais qu'il faut se garder encore une fois de considérer chez moi comme une forme de déprime : la bâtisse centrale ne peut s'aérer, se ventiler, voire se faire vraiment secouer par des moyens conventionnels. Quand on a admis cela, qu'on l'a intériorisé une bonne fois pour toutes, on peut alors plus sereinement... fumer du thé et rester éveillé à ce cauchemar qui continue.

H. L.